

COMMUNICATION

Article écrit par Yves WINKIN

Prise de vue

Si le mot « communication » existe dans la langue française depuis plusieurs siècles, ce n'est pas avant la seconde moitié du XX^e siècle qu'il s'installe avec force dans le discours médiatique et politique, qu'il désigne un champ d'étude et de recherche de plus en plus vaste et qu'il devient l'objet d'une conceptualisation toujours plus poussée. Les rapports entre communication et société sont donc complexes. Sans qu'il y ait besoin de remonter aux sociétés de fourmis et autres insectes sociaux, il faut rappeler que les sociétés humaines se perpétuent dans et par la communication interpersonnelle entre générations. La fascination contemporaine pour les « nouveaux médias » amène à négliger les plus vieux médias du monde : le corps, le geste, la parole.

Pour une analyse de *communication* dans la langue anglaise, il faut lire les travaux de John Durham Peters, merveilleux de précision et d'invention. Les racines latines étant évidemment identiques, les deux mots évoluent sémantiquement de manière parallèle. Mais il manquera au mot de la langue française un philosophe comme John Locke. Celui-ci lui offrira une noblesse philosophique dès 1690 dans *Essay Concerning Human Understanding*, ce qui peut partiellement expliquer pourquoi ce sont d'abord des penseurs anglo-saxons qui se sont emparés du mot : Charles Cooley, George Herbert Mead, John Dewey, Edward Sapir...

Dans *Democracy and Education*, le philosophe John Dewey écrivait en 1916 : « La société ne continue pas seulement à exister *par* la transmission, *par* la communication, mais, peut-on dire avec assurance, continue à exister *dans* la transmission, *dans* la communication. Il y a plus qu'un lien verbal entre les mots „commun“, „communauté“ et „communication“. Les hommes vivent en communauté en vertu des choses qu'ils ont en commun ; et la communication est la façon par laquelle ils en viennent à posséder des choses en commun. » Ces propos peuvent apparaître simplistes. Ils jouent en fait très finement sur l'étymologie du mot communication et sur les deux grandes traditions sémantiques qui en ont découlé, tant en anglais qu'en français. La plus ancienne repose sur la communication comme partage et la plus récente, sur la communication comme transmission. Il faut cerner avec quelque précision cette opposition, car elle fonde des catégories de pensée qui sont encore très opérantes aujourd'hui.

I-Aux sources du mot communication

La définition contemporaine la plus courante, celle du *Petit Robert*, associe communication et transmission d'information : « passage ou échange de messages entre un sujet émetteur et un sujet récepteur au moyen de signes, de signaux ».

Mais les dictionnaires historiques font remonter les premières occurrences du mot aux alentours de 1350. Communication est à l'époque interchangeable avec communion, et signifie partage, mise en commun. On retrouve encore aujourd'hui ce sens ancien dans le terme du vocabulaire ecclésiastique « excommunication », qui est l'exclusion de la communauté, la sortie de la « communion ».

Ce n'est qu'au XVI^e siècle qu'apparaîtra une spécialisation des termes : communion gardera son acception religieuse, tandis que communication va se séculariser, tout en signifiant toujours partage, mise en commun. C'est un sens qui va traverser les siècles en s'affaiblissant progressivement. Au XIX^e siècle, on retrouve encore dans le *Littré* le terme « communiens », pour parler des fermiers qui mettent leurs terres en commun.

Mais un autre sens commence à apparaître au XVII^e siècle : de partage, on passe à faire part, c'est-à-dire à transmettre, comme dans le célèbre exemple du dictionnaire de Furetière (1690) : « l'aimant communique sa vertu au fer ». Le terme va ainsi devenir de plus en plus technique. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les « moyens de communication » désignent les routes, les canaux, puis les chemins de fer. À la fin du XX^e siècle, les « nouvelles technologies de communication » renvoient aux multiples combinaisons entre informatique et télécommunications. Il s'agit plus que jamais de moyens de transmission d'un point vers un autre.

Les premiers travaux universitaires sur la communication, dans le premier tiers du XX^e siècle, mettaient en place un rapport très large entre communication et société. Mais la place que prennent la presse, le cinéma, la radio puis la télévision dans les événements dramatiques du deuxième tiers du siècle (montée du nazisme, Seconde Guerre mondiale, guerre froide, etc.) va amener les chercheurs à ne plus voir dans la communication qu'une transmission de messages par les médias. Ce recadrage du rapport entre communication et société doit en outre beaucoup à l'apparition d'une « théorie générale » à la fin des années 1940.

II- Une théorie mathématique de la communication

Pendant la Seconde Guerre mondiale, nombre d'équipes de recherches civiles se constituent aux États-Unis autour de thématiques précises. C'est ainsi qu'un groupe de chercheurs se rassemble au Massachusetts Institute of Technology (M.I.T.) autour de Claude Shannon, un spécialiste des théories mathématiques de l'information, pour repenser la transmission télégraphique. Le télégraphe est en effet fondamental en temps de guerre. Le problème, c'est que le message envoyé n'est jamais entièrement restitué ; il y a toujours une perte d'information – qui peut se révéler fatale à une unité ayant demandé de l'aide. L'équipe de Shannon va modéliser le processus télégraphique, avec force équations et schémas. Si l'on pose a priori que tout système, mécanique ou vivant, tend vers l'« entropie », c'est-à-dire vers la disparition totale de toute circulation d'information, on peut proposer que tout ce qui permet à un système de contrer l'entropie relève de l'information. L'information est tout ce qui contribue à maintenir un système en activité, ou tout ce qui contribue à faire en sorte que ce qui se trouve en A se retrouve en B, et dans le cas du télégraphe, un message émis par le télégraphiste A se retrouve sur la machine du télégraphiste B.

Après la guerre, Shannon retourne à ses recherches au sein des laboratoires de la Bell Telephone Company. Il écrit trois articles très techniques dans une revue interne, le *Bell System Technical Journal*, que le patron de l'entreprise, Chester Barnard, trouve « redoutablement mathématiques ». Il demande à un de ses ingénieurs, Warren Weaver, de reprendre ces articles et de les rendre accessibles à un public plus large. C'est ainsi qu'en 1949 paraît la *Théorie mathématique de la communication* sous la double plume de Shannon et Weaver. À la grande surprise de tous, les ventes décollent. Le succès est dû à l'introduction écrite par Weaver, qui généralise la théorie de Shannon : « Le mot communication sera utilisé ici dans un sens très large incluant tous les procédés par lesquels un esprit peut en influencer un autre. Cela, bien sûr, comprend non seulement le langage écrit ou parlé, mais aussi la musique, les arts plastiques, le théâtre, la danse et, en fait, tout comportement humain. » Le livre s'ouvre sur un « modèle de la communication » fait de cinq boîtes et de cinq flèches (source d'information – émetteur – source de bruit – récepteur – destination), qui n'était au départ destiné qu'à représenter des « systèmes de communication » de messages discrets, mais que Weaver a généralisé à tout système, mécanique, vivant ou symbolique. On voit ainsi comment s'opère, subrepticement, non seulement le glissement de la transmission à la communication mais aussi le passage du particulier au général par le relais d'une mathématisation universalisante.

Dès le début des années 1950, le modèle de la communication de Shannon et Weaver va connaître un énorme succès en psychologie sociale expérimentale, en sociologie des organisations, en linguistique et en anthropologie. Par exemple, dans *Anthropologie structurale*, Claude Lévi-Strauss parlera de la « communication » des messages, des femmes et des biens, et verra dans la notion de communication « un concept unificateur grâce auquel on pourra consolider en une seule discipline des recherches considérées comme très différentes ». Roman Jakobson utilisera abondamment les termes shannoniens « code », « encodage » et « décodage » dans sa communication au congrès des anthropologues et des linguistes de

1952 à l'université d'Indiana et les injectera dans son schéma des six fonctions du langage. Comme l'évoquera en 1964 le philosophe Yehoshua Bar-Hillel dans *Language and Information* : « C'était l'époque où la cybernétique et la théorie de l'information atteignirent ensemble le sommet de leur éclat et créèrent parmi beaucoup d'entre nous le sentiment que la nouvelle synthèse qu'elles annonçaient était destinée à ouvrir de nouvelles perspectives sur toute chose humaine... »

Il faut effectivement replacer le succès du modèle de Shannon et Weaver dans le contexte des années de l'immédiat après-guerre. De nombreuses tentatives émergent pour essayer de construire une science unifiée de l'homme, soit en montrant que telle discipline peut ramener les autres vers elle (la linguistique, la psychiatrie, les mathématiques vont se voir attribuer ce rôle matriciel), soit en dégagant une théorisation nouvelle qui permettrait une fusion de toutes les disciplines. La théorie générale des systèmes établie par Ludwig von Bertalanffy en 1950, la cybernétique développée par Norbert Wiener en 1948 et la théorie de la communication de Shannon et Weaver seront envisagées dans cette perspective. Le contraste est d'ailleurs assez étonnant entre le sentiment d'exultation qui sourd des textes scientifiques de la fin des années 1940 et du début des années 1950 et le climat politique de guerre froide qui s'installe entre les deux blocs. Les sciences humaines et sociales débordent de créativité, alors que le monde s'enfoncé dans la glace et la menace. Quelques scientifiques visionnaires, comme Wiener, considéreront leur discipline comme une réponse à cette angoisse.

En résumé, on peut voir dans le modèle de la communication proposé par Shannon et Weaver une parfaite illustration de la tendance amorcée depuis le XVII^e siècle d'une équation sémantique entre communication et transmission. On peut ainsi parler d'un modèle télégraphique de la communication. Lorsqu'on l'applique à la communication entre personnes, les principales caractéristiques de ce modèle peuvent être énoncées comme suit :

- La communication est un processus de transfert de pensées entre personnes par le relais du langage ; le langage est donc l'instrument de la communication, qui est elle-même l'instrument de la transmission des pensées.

- La communication est donc une activité verbale, orale ou écrite. Les mots, telles de petites capsules, s'ouvrent dans les têtes pour livrer leur information. Mais des bruits, provoqués par le corps ou l'environnement, peuvent perturber la transmission, qu'il faudra alors répéter.

- Verbale, la communication est rationnelle et volontaire ; ce n'est que par abus de sens que l'on parlera de communication non verbale ou de communication animale. C'est la décision d'envoi du message à un tiers qui institue l'acte de communication, qui se clôture dès réception de l'énoncé.

- Si la communication est un acte volontaire, pleinement conscient, elle peut être évaluée, esthétiquement et éthiquement : elle peut être efficace, réussie, sinon gracieuse, tout comme elle peut être inutile, médiocre, sinon même pathologique. La communication s'enseigne, se corrige, se prescrit, au sein du couple comme au sein de l'entreprise.

- La communication fonctionne sur la base de séquences alternatives : de A vers B, et retour de B vers A. On retrouve ainsi le schéma classique action/réaction (stimulus/réponse).

- La communication peut ainsi s'étudier expérimentalement en laboratoire ; des « variables » sont mises en jeu et le chercheur observe les effets de certaines, appelées « indépendantes », sur d'autres, appelées « dépendantes ». Il considère qu'il est lui-même en dehors du système qu'il a créé.

Tandis que le modèle de Shannon et Weaver se répand dans les sciences sociales américaines et européennes des années 1950, divers chercheurs commencent à réfléchir autrement. Ils retournent en fait aux propositions très ouvertes du début du siècle. Ils refusent l'équation entre communication et médias et renouent avec la pensée fondée sur les relations très anciennes entre communication, communauté et mise en commun. Il leur faudra près de vingt ans pour constituer une plate-forme théorique cohérente.

III-Un modèle alternatif

Contrairement au modèle de Shannon et Weaver, dont on peut aisément localiser les origines (M.I.T., 1942-1945), la réflexion alternative sur la communication qui se développe dès le début des années 1950 aux États-Unis apparaît simultanément en de multiples lieux, à partir de travaux d'origines très différentes. Mais trois observations sont faites. Tout d'abord, il s'agit de chercheurs souvent marginalisés au sein de leur discipline, car considérés comme un peu trop originaux pour être vraiment crédibles ; ensuite, ils sont tous en prise directe sur la réalité de la communication de personne à personne, parce qu'ils la vivent au jour le jour en leur qualité de psychiatre, de sociologue ou d'anthropologue. Enfin, ils se connaissent tous, se rencontrent à l'occasion de colloques et séminaires, se tiennent mutuellement informés de leurs publications : ils constituent ce que l'historien des sciences Derek de Solla Price a appelé en 1963 un « collègue invisible ».

Parmi les personnalités de ce collègue invisible figure Gregory Bateson. Né à Cambridge, au sein d'une grande famille d'intellectuels, Bateson reçoit en premier lieu une formation de naturaliste, avant de se tourner vers l'ethnologie pour échapper quelque peu à l'emprise de ses parents. C'est ainsi qu'il se retrouvera à vingt-trois ans chez les Iatmul, en Nouvelle-Guinée. Il en reviendra assez découragé, mais l'ambiance universitaire anglaise le déprimant plus encore, il retournera chez ces anciens coupeurs de tête en 1932. Il y récoltera les matériaux de son premier livre, *Naven* (1935), qui se lit aujourd'hui comme un grand classique de l'anthropologie réflexive. Il y rencontrera un couple d'anthropologues dont il avait déjà lu les travaux : Margaret Mead et Reo Fortune. Rencontre qui restera dans les annales, puisque Mead divorcera de Fortune pour épouser Bateson en 1936. Ils partiront alors à Bali pour y faire ensemble un travail de terrain de trois ans, dont ils tireront, en 1942, un livre extraordinaire d'inventivité théorique et méthodologique, *Balinese Character : A Photographic Analysis*. L'ouvrage repose sur 759 photos, extraites d'un corpus de 25 000 clichés. Il fonde d'un seul coup ce qu'on appellera plus tard « l'anthropologie visuelle ».

La même année, Bateson assiste à New York à un colloque organisé par la Josiah Macy Jr. Foundation. Il entend parler pour la première fois de *feedback* (rétroaction). C'est l'illumination. Au cours des dix années suivantes, il va suivre de près les débats autour de la cybernétique proposée par N. Wiener et va en retirer en 1951, en collaboration avec Jurgen Ruesch, un psychiatre d'origine suisse, un livre à nouveau très novateur, *Communication : The Social Matrix of Psychiatry*, où apparaît pour la première fois une pensée sur la communication qui sort du modèle télégraphique de Shannon et Weaver. Bateson et Ruesch vont poser que « la communication est la matrice dans laquelle sont enchâssées toutes les activités humaines ». On approche du célèbre « on ne peut pas ne pas communiquer ». Dans cette perspective, d'ailleurs, Bateson et Ruesch s'intéressent de près à la « communication non verbale », que les linguistes avaient toujours considérée comme une anecdote amusante. Il n'est pas surprenant que ce soit un psychiatre comme Ruesch et un anthropologue comme Bateson qui insistent sur l'importance de cette dimension de la communication interpersonnelle. Les psychiatres ont souvent été ceux qui ont pris en charge, dans leur travail clinique, les gestes, les tics du visage, les mains tremblantes, etc. Les anthropologues ont souvent été sensibles aux mouvements des corps, ne fût-ce qu'en raison du fait que les langues locales ne leur étaient pas toujours familières.

Cette conjonction d'intérêt pour la communication non verbale va se retrouver en 1956 au sein d'un groupe de chercheurs, réuni à Palo Alto, au *Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences*, à l'initiative de la psychiatre Frieda Fromm-Reichmann. Celle-ci souhaitait creuser la question de l'intuition du clinicien qui intègre dans son diagnostic des éléments de comportements non lexicalisés. C'est ici qu'apparaît un deuxième membre important du collègue invisible : l'anthropologue Ray Birdwhistell.

Invité par un collègue linguiste à rejoindre l'équipe, Birdwhistell propose d'utiliser un film tourné par Bateson quelques mois auparavant sur les interactions mère-enfant. Le film montre une jeune femme, appelée Doris, discutant avec Bateson sur un canapé, tandis que Billy, le fils de Doris, entre et sort du champ en jouant avec un petit avion. À un moment donné, Doris prend une cigarette de son sac, Bateson gratte une allumette et tend la flamme sous la cigarette de Doris. Cette « scène de la cigarette », qui dure moins de dix secondes, montre à l'œuvre une parfaite synchronie interactionnelle. Birdwhistell va l'analyser de manière systématique pendant plusieurs années, en développant en cours de route ce qu'il appellera la

« kinésique » : l'étude de la communication par le corps en mouvement. Il travaillera en collaboration étroite avec plusieurs linguistes, afin d'intégrer voix, paroles et mouvements dans un même processus de communication. La « scène de la cigarette » est restée emblématique pour toute une génération de chercheurs, qui y ont découvert la démonstration que toute étude de la communication interpersonnelle doit prendre en charge, simultanément, l'ensemble des modalités sensorielles présentes dans l'interaction.

Parallèlement à son travail empirique, Birdwhistell va élaborer, dans la mouvance de Bateson, une réflexion théorique sur la communication qui le mènera aux antipodes du modèle de Shannon et Weaver. Il en viendra à dire que l'on ne communique pas, mais que l'on participe à la communication. Il concevra la communication comme une activité essentiellement « intégrative » (*integrational*) et secondairement « néo-informative » (*new-informational*) : la communication permet d'abord de se dire que nous sommes ensemble, dans une même situation, dans une même société. D'une manière plus générale, Birdwhistell verra dans la communication « l'aspect actif de la structure culturelle ». Si la culture, au sens anthropologique du terme, est du côté des structures, la communication est du côté des processus. Ce que l'on pourrait finalement résumer par la définition suivante : la communication, c'est la performance de la culture. E. T. Hall ne renierait pas cette expression.

C'est en publiant en 1966 *La Dimension cachée* que Edward Twitchell Hall a fait connaître ses travaux de proxémie au grand public. Soudain, chacun s'est rendu compte que l'espace interpersonnel n'était pas innocent : il signifiait quelque chose. En outre, ce « quelque chose » variait d'une culture à l'autre. Pour systématiser ses intuitions et organiser ses données, Hall a proposé une « échelle proxémique », allant de la distance intime (jusqu'à 60 cm) à la distance publique (à partir de 3 mètres) en passant par la distance personnelle (contact à bras fléchis) et la distance sociale (contact à bras tendu). Ces positionnements dans l'espace sont ceux de la « classe moyenne blanche américaine », précise Hall, et il invite les chercheurs à en repérer les variations culturelles de manière systématique. Lui-même procède par anecdotes souvent lumineuses : le statut d'une porte fermée aux États-Unis et en Allemagne, par exemple. Mais ces images ne doivent pas faire oublier la réflexion théorique de Hall, qui contribuera notamment à l'élaboration de la métaphore orchestrale de la communication.

Pour Hall comme pour les autres membres du collège invisible, « nous participons à la communication comme si nous étions des musiciens d'un orchestre sans chef ». L'orchestre joue parce que nous avons appris par cœur sans le savoir une même partition au cours de notre enfance – la partition, c'est la culture, en quelque sorte – et aussi parce que, dans chaque mouvement, nous parvenons à nous accorder en nous écoutant – on retrouve l'idée de synchronie interactionnelle. Cette image de l'orchestre, qui peut être dangereuse sur le plan politique (l'orchestre sociétal appelle un chef pour mieux jouer), n'a qu'une fonction pédagogique : suggérer que la communication peut être conçue non pas seulement comme une transmission mais comme un partage, comme une participation à la culture. Cette vision de la communication, qui trouvera peu à peu sa formulation au cours des années 1950 et 1960, peut être résumée de la façon suivante :

- La communication est envisagée comme une activité sociale permanente, à laquelle tous les membres d'une société ne peuvent pas ne pas participer.

- La participation à la communication s'opère à différents niveaux, selon de multiples modalités verbales et non verbales.

- L'intentionnalité ne détermine pas la communication, puisque l'acte réalisé dans l'ici-et-maintenant de l'interaction n'est qu'un moment dans un processus beaucoup plus vaste.

- La communication ne peut s'envisager en termes de succès ou d'échec, de normalité ou de pathologie puisqu'il s'agit d'un *construct* permettant d'appréhender la dynamique de la vie sociale.

- La communication est envisagée dans une perspective intergénérationnelle ; la dyade émetteur-récepteur ou le couple question-réponse ne sont que des cadres de perception propres à certains groupes sociaux ; ils ne peuvent donc servir d'unités d'analyse.

- Le chercheur fait nécessairement partie du système qu'il étudie, qu'il travaille ou non dans sa propre culture ; il ne lui est jamais possible d'observer la vie sociale comme s'il était derrière une vitre sans tain.

Cette dernière proposition peut paraître quelque peu mystérieuse. Elle fonde cependant la démarche ethnographique, qui est tout particulièrement adaptée à une vision orchestrale de la communication. L'anthropologie de la communication cherche précisément à coupler la plate-forme théorique élaborée par les membres du collège invisible à la pratique du travail de terrain (*fieldwork*), tel que les anthropologues (et les sociologues de l'École de Chicago) la connaissent depuis les années 1930.

IV-La démarche ethnographique

La démarche ethnographique est avant tout un « art de voir ». Ce n'est pas seulement que l'ethnographe « regarde autour de lui » ; il fait de son regard un outil de travail, à la fois en laissant venir à lui ces différences que lui envoie le terrain (différences objectives), en exploitant ses souvenirs et ses connaissances d'un état antérieur du terrain (différences subjectives), en interrogeant le terrain à partir de la littérature anthropologique (différences construites).

Mais ce « savoir voir » se double d'un « savoir écrire » : il faut convertir aussi rapidement que possible les traces visuelles en traces écrites. Il ne suffit pas d'enregistrer ; il faut encore convoquer nos capacités intellectuelles de transcoding. Contrairement à l'enregistrement, l'écriture est un processus de transsubstantiation. Les notes, même griffonnées dans un premier temps sur un bout de papier, sont l'aboutissement d'un processus complexe de sélection dans un flot permanent de données potentielles, de cristallisation mémorielle, de premier traitement analytique – les notes ne sont jamais brutes. Ce qui n'empêche pas le chercheur de les remettre en ordre le soir même si possible, développant ainsi un *diary* (journal de bord), comme on dit souvent dans la profession. C'est ce vivier d'observations qui s'avérera souvent, avec les entretiens, la source principale d'inspiration au moment du second passage à l'écriture, celui qui mène au texte plein, qui sera diffusé d'une manière ou d'une autre parmi les pairs et au sein d'un public plus ou moins vaste. Comme l'a rappelé énergiquement l'anthropologue américain Clifford Geertz à plusieurs reprises, l'anthropologue est avant tout un auteur : pas de texte, pas de science.

V-La poignée de main

À combien de personnes serrons-nous la main chaque jour sans vraiment y réfléchir ? Le geste semble si banal qu'il donne l'impression d'avoir perdu tout sens dans notre société. Or il suffit qu'une personne ne nous serre pas la main, ou, pire, qu'elle nous serre deux fois la main à bref intervalle, pour que nous attribuions à nouveau beaucoup d'importance au geste : la personne est en train de nous éviter, la personne ne nous reconnaît plus, etc. Il ne s'agit pas seulement de rapports interpersonnels ; la poignée de main s'intègre dans les opérations quotidiennes de « ratification réciproque », selon la formule d'un autre membre du collège invisible, le sociologue Erving Goffman. Serrer la main le matin, ce n'est pas seulement saluer un collègue, c'est encore confirmer son appartenance à un certain groupe social en employant son « idiome cérémoniel ». On est bien dans la « performance de la culture », pour reprendre la définition de la communication suggérée plus haut. La poignée de main ne relève pas seulement de la proxémique ou de la kinésique ; elle n'est pas seulement une belle manifestation de synchronie interactionnelle. Elle s'intègre aussi dans une sociologie des interactions, dans une anthropologie de la communication. La poignée de main est une des illustrations les plus fortes de la relation entre communication et société.

En limitant la communication aux médias, les chercheurs se rassurent : ils étudient des « corpus » de presse, de films, d'émissions de télévision à la manière des spécialistes de littérature qui analysent des textes. D'autres, s'intéressant plutôt aux interactions, enregistrent des paroles, filment des gestes, toujours dans l'espoir de réussir à matérialiser la communication en disséquant les traces de ses occurrences. Mais la communication est un processus que l'on ne peut finalement étudier et comprendre qu'en la vivant de l'intérieur, par observation participante, comme les anthropologues ou les écrivains. Peut-être qu'un bon

roman est encore la meilleure approche de la communication, un phénomène rebelle à toute mise au pas disciplinaire.

Yves WINKIN

Bibliographie

- Y. BAR-HILLEL, *Language and Information*, Mass., Addison-Wesley, Reading, 1964
- G. BATESON, *The Culture of a New Guinea Tribe Drawn from Three Points of View*, Cambridge University Press, Cambridge, 1936 (*La Cérémonie du Naven*, Minuit, Paris, 1971)
- G. BATESON & M. MEAD, *Balinese Character : A Photographic Analysis*, New York Academy of Sciences, New York, 1942
- G. BATESON & J. RUESCH, *Communication : The Social Matrix of Psychiatry*, Norton, New York, 1951 (*Communication et Société*, Seuil, Paris, 1988)
- L. VON BERTALANFFY, « An outline of general system theory », in *British Journal of Philosophy of Science*, 1, 1950
- R. BIRDWHISTELL, *Kinesics and Context : Essays on Body Motion Communication*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 1970
- P. BRETON, *L'Utopie de la communication. L'émergence de « l'homme sans intérieur »*, La Découverte, Paris, 1992
- E. GOFFMAN, *Les Rites d'interaction*, Minuit, Paris, 1974
- E. T. HALL, *The Hidden Dimension*, Doubleday, Garden City, New York, 1966 (*La Dimension cachée*, Seuil, Paris, 1971)
- R. JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, tome I : *Les Fondations du langage*, Minuit, Paris, 1963
- A. KENDON, « Some Functions of the Face in a kissing round », in *Semiotica*, vol. 15, n° 4, 1976 ; repris dans *Conducting Interactions : Patterns of Behavior in Focused Encounters*, Cambridge University Press, Cambridge
- C. LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958
- D. LIPSET, *Gregory Bateson. The Legacy of a Scientist*, Prentice-Hall, Englewood Cliffs (N.J.), 1980
- J. D. PETERS, *Speaking Into The Air : A History of the Idea of Communication*, Chicago University Press, Chicago, 1999
- C. SHANNON & W. WEAVER, *The Mathematical Theory of Communication*, University of Illinois Press, Urbana-Champaign (Ill.), 1949 (*La Théorie mathématique de la communication*, Retz-C.E.P.L., Paris, 1975)
- D. DE SOLLA PRICE, *Little Science, Big Science*, Columbia University Press, New York, 1963
- N. WIENER, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*, Hermann & Cie., The Technology Press, John Wiley & Sons, Paris-Cambridge (Mass.)-New York, 1948
- Y. WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Seuil, Paris, 2001
- Y. WINKIN dir., *La Nouvelle Communication*, *ibid.*, 2000.